
NÉCROLOGIE.

MESSIEURS,

Placées au-dessus des agitations humaines, les associations scientifiques ont toutes les vertus actives de l'humanité, sans en avoir les passions égoïstes.

Plus ces associations grandissent dans le domaine de la science et dans l'estime des populations, plus on les trouve empressées à reconnaître le mérite individuel de leurs membres les plus modestes et à s'honorer de leurs travaux.

C'est dans cette haute position de dignité et d'indépendance que vous avez voulu donner un témoignage public d'estime à la mémoire de M. Colin, un de vos membres les plus dévoués, et que vous m'avez fait l'honneur de me confier le soin de vous rappeler ses services dans une note biographique destinée à votre Bulletin.

M. Pierre-Achille Colin est né à Auxerre, le 30 mars 1821. Son enfance fut turbulente et ses premières études un peu dissipées. Dès son jeune âge cependant, il manifesta pour les sciences d'observation une aptitude et un entraînement qui contrastaient avec son activité bruyante et son humeur guerrière.

Le dévouement à ses amis fut aussi, dès ce temps-là, le point dominant de son caractère. Toujours posé en redresseur de torts, ses victoires et ses défaites développaient en lui l'esprit militaire et l'amour de la gloire, qu'entretenaient les récits de son père, vieux soldat de l'empire, et la vue de sa croix d'honneur.

Il atteignit de la sorte sa vingtième année, et fut envoyé par sa famille à l'école vétérinaire d'Alfort, où il fut admis le 16 octobre 1841. A cette époque, l'habitude de vexer les nouveaux venus était établie à Alfort, et érigée, en quelque sorte, en système réglementaire, mais le jeune Colin n'était pas homme à se soumettre à cette sorte d'épreuve ; il résista à toutes les attaques et combattit à outrance les plus opiniâtres jusqu'à ce qu'enfin on le laissât tranquille. Forcé à la guerre, quand il ne désirait que la paix, la paix lui parut une lâcheté, quand il put renoncer à la guerre. Il se fit alors le champion des opprimés, le chevalier des faibles, et combattit de nouveau jusqu'à ce que le Directeur de l'établissement mit fin à ces causes incessantes de désordre.

Entré du reste à l'école malgré lui et contre sa vocation, M. Colin, on le conçoit, négligea un peu ses études. Il fut obligé de doubler sa première année. Blessé alors dans son amour-propre, humilié de sa position de vétéran, et ayant perdu l'espoir d'arriver à l'état de son choix, il commença à sentir la nécessité de travailler à se créer une position indépendante que sa famille ne pouvait que lui aider à acquérir.

Pour rompre plus aisément avec son passé et réparer plus sûrement le temps perdu, il quitta Alfort et entra, le 31 octobre 1843, à l'école vétérinaire de Lyon.

Là, sans déposer l'indépendance d'un caractère énergique et fier, ni comprimer les élans d'un cœur généreux, il s'appliqua sérieusement à l'étude, fit des progrès rapides et consacra tous ses instants de loisir, tantôt à des excursions botaniques, tantôt à des recherches entomologiques. Il reçut enfin son diplôme le 25 août 1846, et vint s'établir à Auxerre, comme successeur de son père.

L'année suivante, lorsque se fonda la Société des sciences

historiques et naturelles de l'Yonne, nous pensâmes que M. Colin pourrait se charger utilement de former notre collection de Coléoptères, classe d'insectes dont il s'était plus spécialement occupé et nous lui proposâmes de s'inscrire comme membre fondateur. Cette démarche lui fut agréable et il s'empessa de le manifester. Il hésita toutefois et s'abstint, dominé, ce nous semble, par la crainte de rencontrer dans la Société des habitudes trop aristocratiques.

Ayant su plus tard, par quelqu'ami, que chez vous, Messieurs, la science était modeste, simple, communicative ; que vos discussions, souvent animées, spirituelles, étaient toujours bienveillantes ; que les vanités humaines restaient à votre porte comme la poussière qu'on secoue de ses souliers, qu'au-delà de votre seuil enfin il n'y avait que des confrères, M. Colin demanda et obtint une place parmi vous.

Quelle y sera sa tâche ?

Fidèle à son caractère, fidèle à ses principes, M. Colin ne s'éprit pas de vos richesses ; il s'attacha à nos misères.

Quelques oiseaux estropiés, mangés des mittes, défigurés, confondus, composaient une partie de la succession que vous avez dû accepter, au jour de votre naissance,.... heureusement sous bénéfice d'inventaire.

M. Colin se mit à l'œuvre et bientôt deux cents espèces locales, la plupart tuées par lui-même, préparées sous sa direction, nommées et classées, signalèrent à votre attention le savoir, le zèle, l'activité de votre nouveau confrère, et vous permirent d'apprécier le mérite et l'importance du but qu'il s'était proposé d'atteindre.

Encouragé par ce premier résultat, auquel vous vous étiez empressés d'applaudir, M. Colin sentit s'accroître son ardeur, et le 18 février dernier, ayant appris qu'un grêbe avait été tué, le

matin, au bord de l'Yonne, il s'empressa d'organiser une partie de chasse aux oiseaux aquatiques. Deux heures après, à midi, malgré un froid très-vif et une rivière furieuse, quatre intrépides chasseurs détachaient une barque du chantier Bazou, franchissaient le pont, descendaient le perthuis et, emportés par un flot impétueux, arrivaient près du port, lorsque des mariniers, remarquant que l'arrière d'un bateau anticipait sur le courant, hélèrent la petite embarcation et signalèrent le danger en faisant le signal d'appuyer à droite. La manœuvre fut rapidement exécutée, trop énergiquement peut-être, car la barque prit le travers et vint donner sous l'avant d'un bateau en station sur la rive droite.

Un cri d'effroi en ce moment se fit entendre ! deux chasseurs avaient disparu sous les flots, et tous deux perdaient la vie, M. Colin, victime de son zèle pour une tâche qui est la nôtre à tous, laissant une jeune veuve désolée et trois enfants orphelins.

Vous vous êtes associés par vos regrets, Messieurs, à la douleur de cette intéressante famille. Lorsque les amis de M. Colin voulurent consacrer un modeste monument à sa mémoire, vous vous êtes associés également, par une souscription, à cette pieuse pensée et vous avez obtenu de la ville d'Auxerre la concession gratuite du sol qui conserve les restes de notre malheureux confrère.

C'était justice, sans doute, mais la justice est encore assez rare pour honorer ceux qui la pratiquent généreusement et l'opinion publique, qui seule avait le droit de vous juger, a accueilli votre décision avec autant de reconnaissance que de respect.

DÉY.

